

En Compagnie des Lamas
Présente

Rendez-vous à **ATLIT**

UN FILM DE SHIREL AMITAI

AVEC
GERALDINE NAKACHE, Yael ABECASSIS, JUDITH CHEMLA

FRANCE • 2014 • Couleur • Durée : 1H30 • Formats: 1.85 – DCP

SORTIE LE 21 JANVIER 2015

DISTRIBUTION

AD VITAM DISTRIBUTION

71, rue de la Fontaine au Roi – 75011 Paris
Tél. : 01 46 34 75 74
contact@advitamdistribution.com

RELATIONS PRESSE

MARIE QUEYSANNE

Assistée de **CHARLY DESTOMBES**
113, rue Vieille du Temple – 75003 Paris
Tél. : 01 42 77 03 63
marie@marie-q.fr / charly@marie-q.fr

Matériel presse téléchargeable sur www.advitamdistribution.com



SYNOPSIS

Israël, 1995, la paix est enfin tangible.

Dans la petite ville d'Atlit, Cali retrouve ses deux sœurs, Darel et Asia, pour vendre la maison héritée de leurs parents.

Entre complicités et fou-rires réapparaissent les doutes et les vieilles querelles, ainsi que d'étranges convives qui sèment un joyeux bordel.

Le 4 novembre, alors que le processus de paix est anéanti, les trois sœurs refusent d'abandonner l'espoir.

Entretien avec Shirel Amitai

***Rendez-vous à Atlit* raconte l'histoire de trois sœurs qui se retrouvent à l'occasion de la vente de l'héritage familial : une maison en Israël...**

Le point de départ de *Rendez-vous à Atlit*, c'est l'idée que la paix ne peut commencer que quand on connaît et occupe sa juste place. C'est riche une fratrie, ça peut être drôle et léger comme ça peut être blessant et violent. Parfois c'est la guerre, la guerre des places. Dans une fratrie on est obligé de partager, mais les premières guerres commencent par la phrase : « A moi ! ». Un héritage soulève des questions de place parce que c'est peut-être le dernier partage. Quand on parvient à considérer aussi le "à nous" et le "à toi", la paix devient possible. Et puis tout cela est animé par nos propres démons à qui nous accordons peut-être trop de place.

Que le pays soit Israël amplifie la problématique de la place...

Cette question de la place n'est simple nulle part mais en Israël, elle devient effectivement un labyrinthe épineux et sans fin. Ma génération a grandi avec une mythologie: «*Avant, il n'y avait rien. On a construit un pays... donc, maintenant nous sommes ici chez nous, à notre 'juste' place...* ». Sauf que le peuple palestinien réclame cette même terre, et depuis, on n'y connaît que la guerre. Sans rentrer dans les détails historiques, ou de prise de position politique, j'ai envie de dire que pour ma propre paix, j'ai aussi besoin que l'autre ait sa juste place. J'ai choisi un moment dans l'histoire d'Israël où le pays était à deux doigts de la paix. Trois sœurs qui se crêpent le chignon alors que le pays parle de paix. Et puis, trois sœurs qui se retrouvent alors que le pays perd l'espoir.

Avec le choix d'un huis clos, l'histoire politique prend encore plus d'importance car on lit l'histoire de cette famille comme une métaphore de celle-ci.

L'histoire de ces 3 sœurs, leur place respective, leurs conflits, peut effectivement s'élargir pour parler d'Israël et de la Palestine. Chaque nation a besoin de son territoire délimité des frontières claires et nettes. En famille aussi, il faut savoir mettre des limites. Le huis clos m'intéressait aussi parce que j'avais envie de raconter les retrouvailles de ces trois sœurs dans un lieu et un temps unique sans qu'on en sache trop de leurs vies. Ce qui se passe pendant cette dizaine de jours ne se passe que là.

Avec l'apparition des parents et de l'enfant palestinien, *Rendez-vous à Atlit* flirte avec le fantastique.

Je ne sais pas si on peut parler de fantastique, je préfère le terme L'invisible. J'avais envie de mettre sur le même plan 'la réalité' et tout ce qu'on trimballe avec nous d'invisible. Le passé, les fantômes, les rêves, tous cohabitent et participent activement à ce qu'on vit en permanence. Les parents, l'âne et l'enfant palestinien surgissent parce qu'ils sont évoqués par les sœurs. Ils prennent alors forme, apparaissent et disparaissent à leur guise. Quand cet invisible se mêle à la réalité il crée le bordel, dans le cas des parents il est joyeux, plus grave avec l'enfant palestinien. Le huis clos donne cette liberté qui permet un univers dans lequel le visible et l'invisible cohabitent sans frontières. Je voulais qu'au bout d'un moment dans le film les pistes soient brouillées et qu'on ne sache plus si ce qui arrive à Cali est réel ou pas.

Cette manière de mettre en scène l'invisible contribue à le démythifier.

C'est primordial d'être en paix avec ses propres fantômes. Ils ne revendiquent rien, c'est nous qui les appelons, qui nous servons d'eux pour justifier nos guerres. On brandit trop souvent nos fantômes, aussi bien au niveau personnel que collectif.

Quant à l'enfant palestinien, il n'apparaît qu'à Cali.

L'enfant et Cali fonctionnent en miroir. Cali n'arrive pas à prendre sa place, lui, il en voudrait une, une place officielle. Il n'apparaît qu'à elle, parce qu'elle seule se pose des questions sur Israël et des questions liées au partage. Il se dit que s'il arrive à exister, c'est-à-dire hanter la maison avec les parents, c'est par elle que ça va se passer.

La rencontre avec Géraldine Nakache...

J'ai trouvé chez Géraldine un mystère, une part sombre qu'elle n'a pas l'habitude de montrer et qui m'a bouleversée.

Dans le scénario, son personnage avait toujours le dernier mot. Cali était assez comique et hyper rentre dedans, même si on sentait que cette brutalité un peu drôle était là pour cacher quelque chose. Ce qui est formidable avec Géraldine, c'est qu'il ne reste plus beaucoup du personnage tel qu'il était écrit... mais ce qui a surgit, c'est précisément ce que le personnage cachait.

Quelles indications leur avez-vous données à toutes les trois?

Je voulais qu'elles arrivent à une complicité des corps qui traduirait tout de suite les liens de parenté. On a donc fait des jeux avant et au début du tournage pour arriver à rendre cette intimité naturelle. A la fin, elles se touchaient en permanence, comme pourraient le faire 3 sœurs.

Yaël, Géraldine et Judith ne viennent pas du tout des mêmes planètes mais un lien s'est créé entre elles. Elles étaient unies comme les doigts d'une main, parfois même refermées sur elles. Vous posiez une question à l'une, c'est l'une des deux autres qui répondait ! Il y avait une connivence très forte entre elles, elles formaient un véritable bloc. Je me sentais parfois comme le parent embêtant qui leur demandait de faire les devoirs alors qu'elles voulaient s'amuser encore un peu.

Et le choix des parents ?

Ils forment un couple, je ne pouvais pas penser à l'un sans l'autre. Je voulais qu'ils soient assez jeunes. Pas l'âge où ils sont morts mais l'âge de la mémoire. Je voulais aussi que ce soit un couple imposant – quand ils arrivent, ils occupent le territoire, ils sont bien là. Et qu'il y ait de la sensualité entre eux, et de la malice. Arsinée Khanjian et Pippo Delbono se sont imposés d'un coup tous les deux, c'était évident qu'avec eux on pouvait créer le « bordel familial » dans lequel ces trois sœurs ont grandi. Un bordel gai et sympa mais qui dérange quand même.

On sent un désir fort de comédie chez vous.

L'invisible déconne en permanence, à défaut de savoir faire taire mes fantômes, j'arrive à négocier eux avec par des blagues. Comment parler des conflits de place dans la famille, de la politique en Israël, sans tomber dans la lourdeur psychologique ou politique. Je voulais donc que ce soit léger tout le temps. Cette légèreté m'a permis de traiter de façon plus grave l'assassinat de Rabin. Là, c'est la gifle, qui fait qu'il n'y a pas de légèreté possible. L'enfant aussi m'a ramenée à de la gravité.

A l'annonce de la nouvelle de l'assassinat de Rabin, vous filmez vraiment la stupeur, avec un côté fantastique pour le coup.

Oui, c'est le seul moment fantastique dans le film. Je voulais que le film soit hyper réel mais qu'à ce moment-là, où la réalité fait justement une incursion qui va faire date – le 4 novembre 1995 – on reçoive un shoot d'irréalité. Comme tout choc, cette nouvelle est vécue comme une suspension dans le temps, un flottement, une forme d'anesthésie.

Il y a une sensation d'intimité avec la maison pour le spectateur, qui a le sentiment d'y avoir vécu le temps du film sans pour autant être capable d'en avoir une vision géographique précise.

A partir du moment où j'ai choisi de tourner dans cette maison, elle s'est dérobée. Comme si elle aussi avait de la malice et qu'elle me disait: « D'accord, tu vas m'envahir avec un troupeau de trente personnes, mais tu ne me verras jamais en entier! ». Impossible de trouver un axe qui la saisisse dans son ensemble. C'est un personnage muet qui se cache derrière les arbres. Or ces arbres révèlent quelque chose de la maison: ces oliviers centenaires, qui les a plantés? Qui en est le réel propriétaire?

Et le travail sur la lumière?

J'ai travaillé avec le chef opérateur israélien Boaz Yehonatan Yacov. Il ne parlait pas français, je lui parlais en hébreu, c'était un peu compliqué sur le tournage mais je lui ai dit une chose très simple, en référence à la tradition casher où il ne faut pas mélanger la viande et les produits laitiers: « C'est un film de viande et non un film de lait! » C'est-à-dire un film sur la chair. Je voulais aussi que le film soit assez contrasté, même si cela va à l'encontre de la lumière blanche israélienne.

Cali est contradictoire: elle veut vendre la maison mais c'est la seule qui prend le temps de nettoyer le jardin.

Cali arrive à Atlit avec une certitude absolue et non négociable: « Je veux vendre, je ne veux rien à voir à faire avec ce pays, je ne l'aime pas, je n'ai jamais été bien ici, ni dans cette famille d'ailleurs. » Mais à partir du moment où elle entre dans cette maison, elle ne fait que tomber sur des obstacles qui contredisent cette certitude: la pierre tombale de son âne Raspoutine, ses sœurs qui ne sont pas d'accord pour vendre, les parents qui apparaissent... Elle cherche alors refuge dans le jardin. Pendant tout le film, elle défriche le jardin comme elle défriche ses idées! Mais le jardin est un refuge piège car c'est la terre, et

la terre c'est des racines... Plus elle jardine, plus l'invisible surgit, la provoque, la dénude, jusqu'à ce que ses barrières tombent.

La vente de la maison se révèle finalement secondaire dans le film.

Quand les religieux américains viennent acheter la maison, la question qui surgit chez Cali est « vendre mais à qui ? » A ceux qui portent un projet politique au nom de Dieu ? Je n'ai rien contre la religion, ni contre les croyances qu'elle porte, d'où la prière que chante Asia sur la route, et la chanson de Mike Brandt à la fin. Mais je refuse, particulièrement dans ce contexte politique israélien, d'abandonner Dieu à ceux qui l'utilisent à des fins géopolitiques. La question de la vente n'est en effet qu'un prétexte. C'est la question de l'héritage qui m'intéressait. Ce dernier partage qui parfois devient la dernière guerre. Un héritage, c'est le signe d'une appartenance. Quand on dit, « j'ai hérité de cette bague de ma grand-mère » de quoi s'agit-il ? De la bague ou de la grand-mère ? En héritant d'un objet, on hérite de la personne, elle reste en nous.

BIO-FILMOGRAPHIE DE SHIREL AMITAI

Première assistante sur les films de :

Jacques Rivette « Va savoir »
« Histoire de Marie et Julien »
« Ne touchez pas la hache »
« 36 vues de Pic Saint-Loup »

Gérard Mordillat, « L'Apprentissage de la ville »

Pascal Bonitzer « Petites Coupures »

Claire Simon « Les Bureaux de Dieu »

Christine Dory « Les Inséparables »

Scripte notamment de :

Arnaud Desplechin "Esther Kahn"

Sophie Fillières « AIE »

« Gentille »

Co-scénariste de :

Jacques Rivette « 36 vues du Pic Saint-Loup »

Claire Simon « Gare du Nord »

RENDEZ-VOUS A ATLIT
d'Angers 2013

Prix du Public - lecture du scénario au Festival Premiers Plans

Entretien avec Géraldine Nakache

Comment êtes-vous arrivée sur le projet de *Rendez-vous à Atlit* ?

Grégory Weill, mon agent a pris connaissance du projet. En dehors d'être mon agent, il est aussi un ami et me connaît bien. Il savait que ce projet me parlerait beaucoup. Mais quand il a évoqué mon nom à Shirel et Sandrine Bauer, la productrice, elles ont été un peu surprises, lui expliquant qu'on était assez loin de *Comme t'y es belle*. Mais elles ont eu l'intelligence et l'ouverture d'esprit de m'envoyer le scénario. Une succession de rencontres avec Shirel. Des échanges sur le film mais aussi sur la vie. Faire connaissance. Et surtout, pour Shirel, essayer de m'appréhender en tant que Cali. Ça a été assez long avant qu'elle se décide.

Dans *Rendez-vous à Atlit*, chaque sœur occupe une place particulière. Cali, votre personnage est la sœur du milieu...

Ce qui me posait un grand problème ! Dans ma famille, j'occupe la place de la princesse : la petite dernière qu'on chouchoute. Je n'ai qu'un frère, de sept ans mon aîné, qui lui aussi m'a beaucoup protégée. Je n'avais pas idée de ce que c'est qu'être au milieu de deux sœurs. Shirel m'a alors dit: « Etre la sœur du milieu, c'est un peu comme la terre d'Israël : tu cherches la paix et tu ne la trouves jamais ! » A partir de là, j'ai pu commencer mon travail sur le personnage de Cali. Le sous-texte devenait lisible pour moi.

Une autre phrase, prononcée par Cali, résume bien sa situation : « Je ne suis ni le premier miracle, ni la dernière chance. Je suis un truc au milieu qui gêne le passage. »

C'est violent de se remplir de cette phrase, c'est courageux aussi d'accepter de la dire. Cette phrase me bouleverse. Elle a été un véritable pilier pour aborder le personnage. Même si, encore une fois, je ne suis pas issue d'une fratrie telle que racontée dans le film, ça a beaucoup résonné dans ma vie personnelle. C'est sûrement pour cela que j'ai été très vite attachée au sujet du film. Pas pour faire mon premier film d'auteur mais pour comprendre un peu d'où je viens et pour prendre ma place en tant que femme. Ce film n'arrive pas par hasard. J'ai déjà éprouvé ce phénomène sur quelques tournages, mais là, l'écho était encore plus fort. C'était la tectonique des plaques ! *Rendez-vous à Atlit* a été un mini séisme dans ma vie.

Comment avez-vous abordé votre rôle ?

Je n'avais que très peu de séquences en hébreu mais Shirel m'a demandé de prendre des cours... Je me suis dit : « Ah, c'est ça le cinéma d'auteur ! Il faut apprendre une langue alors qu'on va dire seulement deux mots dans celle-ci. » Mais elle avait raison. Au premier cours que j'ai pris avec un jeune israélien, celui-ci m'a expliqué qu'en hébreu il y avait trois temps : le présent, le passé et le futur. Pas de subjonctif, conditionnel ou autre sinistre passé composé. Pas non plus de formules de politesse à rallonge mais un petit mot à la place « Efsar ». On n'a pas le temps. On tente d'aller droit au but.

Comment s'est passé le travail avec Shirel Amitaï ?

Premier jour de tournage, premier plan, elle me dit : « Ferme ta bouche. » Visiblement j'ouvrais souvent la bouche dans les moments d'écoute. Je l'ouvrais probablement parce que je n'ai jamais fermé ma bouche sur un plateau. C'est plutôt pour mon côté pipelette et volubile qu'on m'embauchait au cinéma jusque là, pas pour que je me taise. Par extension,

ce « ferme ta bouche » physique voulait probablement aussi dire: « Tais-toi ! ». Shirel a été forte. Elle m'a « lavée » de tous mes tics. Elle m'a fait baisser le bouclier. Celui des mitraillettes qui me servent à me cacher. Il fallait que je me taise, que je laisse Cali prendre sa place dans l'écoute et le regard. A la fin de la première semaine de tournage, elle est venue me voir alors que j'étais au maquillage. On a discuté en buvant un thé, elle m'a dit qu'elle avait vu les rushs, que c'était super, que ça devait être formidable de me donner la réplique parce que j'étais très généreuse... Et elle a rajouté : « Mais t'es tellement généreuse qu'on ne te voit pas... T'es dans le noir. » Ce que je croyais être un compliment n'en était finalement pas un du tout ! J'ai pris un coup de massue sur la tête.

Comment avez-vous réagi ?

J'ai pleuré. Ce n'était ni manipulateur, ni vicieux de sa part, je ne sais même pas si elle s'est rendue compte de la violence de sa remarque. Elle me disait juste avec la plus grande honnêteté ce qu'elle ressentait: il fallait que j'assume mon rôle. J'avais eu tellement peur que la Géraldine de *Tout ce qui brille* gêne le passage... A partir de là, j'ai accepté de prendre ma place et Shirel, sans que je m'en rende compte, a su révéler ma vraie nature comme personne, la Géraldine qui va arrêter de parler à deux cents à l'heure, arrêter de parler tout court, pour accepter d'être.

On croit vraiment au lien de parenté entre ces trois sœurs... Vous avez senti cette alchimie entre vous sur le tournage ?

Le tournage était intense mais très gai. Je sentais que je n'avais effectivement pas besoin de composer ce lien sororal. Mais j'ai surtout senti que je rencontrais des amies, des sœurs... Celles que l'on se fabrique quand on n'a pas eu comme moi par exemple. Mais ça, c'est intime et personnel, ça nous servait sur le plateau mais est-ce que ça allait servir le film ? Quand je l'ai vu, j'ai été agréablement surprise de découvrir à quel point ça transpirait dans la façon dont on se regardait, dont on se touchait. Quelque chose s'est passée pendant le tournage qui nous a échappé à toutes, y compris à Shirel.

Chacune des trois sœurs a un rapport singulier à la féminité. Comment avez-vous construit le vôtre ?

Dans *Rendez-vous à Atlit*, je n'ai qu'un seul costume, je suis peu maquillée voire pas du tout, pas coiffée, un débardeur, un jean XXL et des Pataugas... Et pourtant, je ne me suis jamais vue aussi femme. La féminité existe chez Cali. Ce n'est pas un artifice. C'est aussi très rassurant pour moi en tant que femme et actrice de voir que l'important n'est pas de mettre des faux cils et de faire une heure et demie de HMC pour faire croire que je suis une femme, féminine, sexuée. Ça m'a fait du bien de voir que c'était possible !

Les scènes comiques gardent un ton grave... Cali fait de l'humour mais le cœur n'y est pas.

Pendant la préparation du film, Shirel m'a beaucoup parlé de « clown ». Elle me disait que Cali était un clown mais pas le même que Géraldine. Un autre Clown... Je ne saisis pas. Et puis sur le tournage, elle m'a fait faire une scène où je fais le clown à la manière de Charlie Chaplin. Je comprends aujourd'hui pourquoi elle ne l'a pas gardé dans le montage. Cette scène n'a servi qu'à ce que je découvre ce clown caché en moi. Après l'avoir tournée, j'ai lâché quelque chose et Shirel aussi je crois.

Les trois sœurs occupent des places très définies, mais elles bougent au cours du film et

peut importe dans quelle direction, ce qui compte, c'est le mouvement de la vie, se remettre en question...

Oui, ce n'est pas pour rien, je pense, que le film se passe à la période où Rabin essayait de faire bouger les choses. Après, il y a eu ce drame et la promesse de paix s'est éteinte, mais au moment du film, ils courent tous vers cet horizon de paix. C'était un moment galvanisant, rien n'était encore acté, tout était encore possible. Intérieurement, ces filles éprouvent la même chose. A mon sens, Shirel réussit très bien le parallèle entre *l'Histoire* et *l'histoire*.

Cette famille est à la fois pesante et joyeuse...

Oui, comme toutes les familles, je crois. On s'adore et on se déteste, c'est gai et ça nous mine...

Cali veut vendre cette maison mais elle prend néanmoins soin de faire le jardin...

Le jardinage a quelque chose de très exutoire et très physique, ce moment n'appartient qu'à elle. Contrairement à la maison, qui est en pierre et menace de l'ensevelir sous ses souvenirs et ses fantômes, il s'agit là de mettre de l'ordre dans quelque chose qui est en mouvement. Les plantes sont organiques, elles poussent, c'est la vie, la vraie vie. Le reste, c'est mort. Cali s'entête en tout cas à le penser et à le crier autant qu'elle le peut aux autres.

Selon vous, que représente l'enfant palestinien ?

Pour le film, j'ai l'impression qu'il est le passé, le présent et le futur. Il est ce que je racontais plus haut au sujet de la langue, du pays aussi. Il est autant ce qu'on veut enfouir, que la prière que l'on souhaite exaucer. D'ailleurs le film se termine sur lui, la boucle est bouclée.

Entretien avec Yaël Abecassis

Que ressentez-vous juste après avoir vu *Rendez-vous à Atlit* ?

Je suis encore sous le choc politique de ce film qui est le premier à parler de l'assassinat de Rabi. En Israël, pour survivre, on préfère effacer les mémoires tragiques. Sa mort a été un trauma très profond, la fin d'un rêve, ou peut-être d'un mensonge. Je devais animer la soirée clôturant la manifestation pour la paix durant laquelle il a été abattu. Mais ma mère a fait un rêve et m'a appelée : « Tu ne dois pas y aller, quelque chose va se passer. » Le film est très vrai, quasi documentaire sur cette époque où l'on était sûrs que la paix allait arriver. Et puis tout a basculé, de manière agressive.

Comme votre personnage dans le film, vous entretenez un rapport fort à la terre d'Israël.

Comme Darel, j'ai essayé de quitter mon pays mais au bout de trois semaines, je suis revenue. Envers et contre tout, Darel veut garder cette maison. Elle n'y a pas reçu assez d'amour et de liberté, elle y a beaucoup souffert mais elle la vit comme un fantasme et la considère comme son trésor, son enfance, sa vérité. Ce qu'elle n'a pas osé faire à dix-huit ans, Darel le fait à quarante-cinq ans. Du coup, ses deux sœurs deviennent comme ses parents, qu'elle décide de quitter, enfin ! Sa révolte est très belle. Elle comprend qu'elle n'a besoin de rien, que sa force n'est pas liée à une terre, à une maison ou sa position de sœur aînée, qu'elle peut détruire tout ce qu'elle a eu jusqu'à présent sans se détruire elle. Elle a fait tout un chemin...

Ses deux sœurs aussi, même si ce n'est pas le même...

Rendez-vous à Atlit met en scène trois générations de femmes qui ont respectivement vingt-deux, trente-deux et quarante-deux ans. La première a déjà des enfants âgés, la deuxième vient de se marier et doit construire sa vie et la dernière est perdue, elle ne sait pas où se poser. Ce sont les trois étapes de la femme. Le film m'a d'autant plus touché qu'il parle des vérités politiques qui influencent la vie personnelle. En le voyant, tu te poses beaucoup de questions sur ta vie, les origines de l'identité. Est-ce que l'enfance est l'identité ? Ou les parents ? Ou l'avenir ? Ou cette maison ?

***Rendez-vous à Atlit* questionne aussi le rapport à la féminité...**

Darel est la femme parfaite sur les épaules de laquelle la vie a mis trop de choses : un mariage, des enfants, un mari absent. Et puis elle découvre sa liberté de femme. La liberté est un grand mot mais elle s'incarne dans des petites choses, très subtiles : libérer ses pensées, libérer ses vêtements, se poser des questions. Il n'y a pas de bon moment pour se découvrir, découvrir l'amour pour soi, la liberté des choix. Quand Darel commence à vivre sa vérité, elle devient une réincarnation de la femme.

Vous avez tout de suite eu envie de faire le film ?

Non. Et Shirel non plus n'avait pas envie de tourner avec moi au départ. J'avais surtout beaucoup de mal avec la scène de l'enfant palestinien et des soldats israéliens, je ne me voyais pas participer à un film qui montre des soldats israéliens qui tuent des enfants, participer à un mensonge antisémite nourri de cette idéologie qui dit qu'on n'aurait pas le droit de vivre dans ce pays avec les Arabes. Cela n'a aucun rapport avec la réalité et moi qui vis en Israël, je me dois de faire des films sur cette réalité – ce que je fais d'ailleurs en tant qu'actrice et productrice.

Vous avez néanmoins accepté de jouer dans le film...

Oui, parce que j'ai rencontré Shirel, qu'on en a parlé, que c'était sa vision et que je la respecte. A mes yeux, les vrais israéliens sont sensibles aux autres. Alors je ne pouvais pas ne pas accepter de faire ce film, même s'il n'a pas exactement le même point de vue que moi. Cela aurait été épouser l'attitude de mes ennemis, qui veulent monter le reste du monde contre nous. De son côté, Shirel a aussi respecté ma manière d'aborder son histoire, elle m'a permis de la raconter un peu par mes yeux, ne pas être seulement dépendante de ce qu'elle pense. Elle m'a laissée porter cette gracieuse femme à plusieurs identités : israélienne, française et canadienne. Et pour moi, cette scène de l'enfant palestinien et des soldats israéliens est un rêve que fait Cali mais l'important est qu'en fin de compte, elle ne vend pas la maison et veut bâtir des racines en Israël. Pour moi, quand elle dit « Je t'aime », elle le dit aussi à la terre d'Israël, avec toute sa complexité et ses contradictions. Moi aussi, je suis contradictoire, aussi bien personnellement que politiquement. Je suis pro-palestinienne et en même temps j'envoie mon fils à l'armée. C'est mon identité, ma vie, ma personnalité et pour moi et le film reflète ces contradictions que j'éprouve au quotidien dans ce pays. Je suis beaucoup plus que fière d'avoir fait *Rendez-vous à Atlit* je suis émue.

Et tourner un huis clos dans une maison ?

Ça m'a beaucoup aidée que l'on soit tout le temps ensemble avec Judith et Géraldine, que l'on partage la même chambre de repos. Je me sentais en sécurité dans cette maison qui était en plus la vraie maison de Shirel. Jouer dans un lieu réel, c'est comme improviser : tu te laisses aller et tu touches des vérités. A certains moments, c'est comme si je ne jouais pas, comme si je captais juste la vraie lumière, la vraie odeur, les vrais lits et chaises de Shirel. C'est aussi à cet endroit d'authenticité que l'histoire s'est construite. Shirel sait comment mettre les acteurs sur la bonne voie, ne pas les laisser aller trop loin. Elle m'a donné beaucoup d'assurance, je savais que je pouvais avoir confiance en son avis, elle m'a beaucoup aidée psychologiquement à me libérer de plein de choses. Et le résultat est ce film très naturel, très juste et spontané.

Comment s'est passée la rencontre avec Géraldine Nakache et Judith Chemla...

C'était un rêve de jouer avec ces deux actrices formidables. Je ne les connaissais pas, j'avais juste vu et adoré *Tout ce qui brille*. Quand on s'est rencontrées, on a tout de suite compris qu'on allait vivre des choses importantes ensemble et ensuite, la confiance s'est construite durant le tournage. Je n'ai pas de sœurs, elles non plus, on a réussi à bien se trouver.

On n'a d'ailleurs aucun mal à croire que vous êtes trois sœurs dans le film...

C'est le miracle de la vie et le miracle du cinéma. On a fait un chemin ensemble. Un chemin professionnel mais aussi très personnel.

Et ces fantômes qui apparaissent de la même manière que les vivants ?

Je suis très concrète. Pour moi, la réalité est d'abord connectée à ce que l'on voit. Cette idée m'a donc un peu bousculée. Mais la première scène où j'ai vu le père dans le film, j'ai pleuré et compris la Kabbale juive quand elle dit que les fantômes ne dépendent pas que des vivants, que ce sont des gens qui ne veulent pas mourir, qui ont encore des choses à dire et à accomplir. Le passé habite tellement la réalité et l'avenir que c'est juste de mettre en scène ainsi les fantômes. Shirel a fait un film à plusieurs dimensions, un film à la fois concret et spirituel. Et qui parle d'amour.

Entretien avec Judith Chemla

Quelle a été votre réaction à la lecture du scénario de *Rendez-vous à Atlit*?

L'enjeu de ce que Shirel voulait raconter était déjà très clair, j'étais émue jusqu'aux larmes à la fin du scénario. On sentait vraiment le parallèle entre l'histoire du pays et celle de ces trois sœurs qui vendent cette maison, revoient leurs parents, rejouent leurs rapports d'enfance. Et puis ce fantôme du petit Palestinien qui était là avant les Israéliens. Les conflits intimes et politiques étaient inextricablement emmêlés. *Rendez-vous à Atlit* induit le lien qu'il y a entre les conflits intimes et les conflits géopolitiques et qu'il faut s'atteler à les résoudre en nous pour espérer des zones de paix effectives dans le monde.

Asia est celle qui est le moins liée à sa maison d'enfance, la plus flottante dans l'existence...

Asia est très aérienne, elle pose un regard assez innocent sur le monde, elle est dans un esprit de découverte, et cette sensibilité particulière m'a guidé dans toute l'expérience que j'ai vécue avec ce film. J'ai la sensation de plus en plus forte que le propos d'un film affecte les acteurs, qu'il se met en place dans la vie même des liens avec ce que traversent les personnages dont nous endossons le trajet. Par le biais d'Asia j'ai découvert cette terre d'Israël de façon assez spirituelle et dans un rapport plutôt aimant. J'ai été frappée par ces gens qui disent « shalom » toute la journée. C'est le terme qu'on utilise pour dire « bonjour » mais ce mot veut dire « paix ». C'est très interpellant de voir ce pays en guerre prononcer « paix, paix, paix » tout le temps.

Que représentait Israël pour vous avant de faire le film ? Et la problématique politique du pays ?

J'étais une petite fille au moment où Rabin a été assassiné et je n'ai pas mesuré la catastrophe dont nous souffrons encore aujourd'hui plus que jamais. Au fil des années j'ai découvert l'aberration et la tragédie de cette situation mais aujourd'hui, je me sens d'autant plus concernée que je connais un peu ce pays. C'est si paradoxal cette douceur de vivre qu'il peut y avoir là-bas et à laquelle j'ai goûté et le désastre grandissant toujours de plus en plus tant que la Palestine ne se transforme pas en un état de droit.

Comment vous êtes vous préparée à votre rôle ?

A Paris, on a passé deux jours à lire le scénario ensemble avec Yaël, Géraldine et Shirel, et à faire des exercices. Shirel avait besoin de créer un passé à ces sœurs. Et à Atlit, on a eu une semaine de préparation, essentiellement occupée à prendre des cours d'hébreu. Connaître un peu cette langue m'a aidée à m'implanter, à ne pas faire trop semblant d'être dans ce pays, d'y avoir passé mon enfance. Cela m'a aidé à rentrer dans la matière du film.

Comment s'est passée la rencontre avec Géraldine Nakache et Yaël Abecassis ?

On s'est vraiment trouvées immédiatement. On a tout de suite beaucoup rit et placé le curseur dans un rapport très profond. Il y avait mystérieusement une familiarité très forte entre nous, on s'est aimées dès les essais sans calculs, juste la grande joie de se rencontrer! Je trouve que ça n'a pas vraiment de sens si on ne mesure pas à quel point le cinéma c'est aussi la chance d'une aventure humaine. Un objet cinématographique bien léché qui n'ébranle pas profondément notre vision, nos émotions et nos sentiments ce n'est pas très excitant. Je trouve que c'est beau qu'un film soit un vrai moment de vie. On peut dire que

c'est de la chance que les projets pour lesquels on me choisi et que je choisis aussi évidemment, aient ce lien de plus en plus fort avec les enjeux qui m'animent. Ce projet résonnait fortement en moi et je crois que c'était pareil pour Géraldine et Yaël.

On ne se pose pas la question de la sororité en vous voyant toutes les trois...

Sur le papier, ce n'était pas évident mais nous nous ne doutions pas que nous étions des sœurs. Nous sommes très différentes toutes les trois, exprimons nos sentiments chacune de notre manière mais il y a une alchimie qui nous a portées. C'est le tiercé gagnant en gros.

Et tourner sous la direction Shirel Amitai?

Shirel savait ce qu'elle voulait voir se dégager des situations. Elle nous a beaucoup transmis par son enthousiasme et sa passion. Elle nous accompagnait tout en nous demandant d'être inventives. Elle n'était pas accrochée à son texte de manière stricte, elle pouvait le remettre en jeu, était prête à voir certaines choses s'improviser. Elle nous demandait de chercher avec elle. Elle nous faisait confiance et nous laissait de la liberté. Je pense que c'était assez énorme pour elle de faire ce premier film, dans ces deux langues. Et de porter le plateau, avec trois actrices très soudées – on savait aussi que c'était grâce à elle que nous traversions tout ça. Pour moi, ce tournage a été une expérience merveilleuse.

Vous saviez que les fantômes seraient sur le même plan de réalité que les vivants ?

Oui, bien sûr, c'était écrit au scénario et on joue justement avec le fait que c'est inconcevable que ce soit des êtres de chair. Je trouve ça beau que le passé continue à rôder, que les combats habituellement terrés à l'intérieur de nous soient ainsi révélés, que tout ce qui est invisible et caché normalement puisse apparaître. Percevoir les fantômes qui sont à l'oeuvre, ne pas nier tout un pan de l'histoire.

Et tourner dans un lieu unique ?

C'était très aidant de tourner dans cette maison qui était en plus celle de Shirel, donc déjà imprégnée du récit qu'elle voulait raconter... On s'implantait dans un lieu vivant, les accessoires et les décors n'étaient pas préfabriqués, ils possédaient leur histoire. On sentait d'emblée planer les fantômes d'enfance de Shirel, même si ce ne sont pas exactement les mêmes que ceux du film. Shirel a ses racines sur cette terre, dans lesquelles on est venues se planter.

Asia est-elle plus ancrée à la fin du film?

Oui, je pense qu'elle est plus centrée, moins en questions. En tout cas, elle a été traversée d'expériences intenses, peut-être même qu'elle va rester là-bas. C'est d'ailleurs elle qui propose de faire de cette maison un état neutre. Ça a l'air complètement utopique mais c'est une manière plutôt concrète de prendre de l'indépendance par rapport à la politique d'Israël... Sacrée Asia!

Quelle a été votre réaction à la vision du film ?

Je suis heureuse qu'il ait pris cette forme, que toutes ces choses qu'on a vécues soient reliées à ces images d'archives, à cette parole de Rabin. Je veux voir dans ce film comme une prière pour la paix, et que les questions qu'il pose soient vivantes et ne reste pas lettres mortes.

LISTE ARTISTIQUE

Cali
Asia
Darel

Mona
Zack

Mafous
Dan
Amos
Ziad
La Femme de la Visite
L'Homme de la Visite
Le Voisin
Le Policier

Géraldine Nakache
Judith Chemla
Yaël Abecassis

Arsinée Khanjian
Pippo Delbono

Makram J.Khoury
Pini Tavgar
Yossi Marshak
Mohamad Hamdani
Hanna Reiber
Eithan Lev
Gilles Bendavid
Eran Bohem

LISTE TECHNIQUE

Scénariste, Réalisatrice Productrice	Shirel Amitai Sandrine Brauer
Producteurs exécutifs	Yochanon Kredo Elion Ratzkovsky
Productrices associées	Virginie Dinh Van Doanh Marie Masmonteil
Directeur de Production	Thomas Alfandari
1er Assistant Réalisateur Chef Opérateur Chefs Décorateurs	Michal Bengad Boaz Yehonatan Yacov Nitsa Rosenthalis Lavi Eyal Elhadad
Ingénieur du Son Chef Costumière	Noël Morrow Laurence Struz (France) Ofir Hazan (Israël)
Chef Maquilleuse Monteur Compositeur Montage Son	Ziv Katanov Frédéric Baillehaiche Reno Isaac Emmanuel Augeard Noël Morrow

Une production EN COMPAGNIE DES LAMAS
EN COPRODUCTION AVEC France 2 CINÉMA
Avec La participation du CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE
L'IMAGE ANIMÉE, France TÉLÉVISIONS, CANAL +, CINÉ +
EN ASSOCIATION AVEC INDÉFILMS 2 –
Distribution France AD VITAM
Ventes Internationales INDIE SALES COMPANY

